Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 8 (1911)

Artikel: Les tendances de l'art moderne au salon de Paris
Autor: Biéler, Michelle
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-748602

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LES TENDANCES DE L'ART MODERNE AU SALON DE PARIS

Quinze mille envois, faits par cinq mille artistes. Tel est le total des œuvres exposées simultanément par „les artistes français“ la „société nationale“ et „les indépendants“, les trois plus importantes sociétés d'art. Nous donneront-elles, ces quinze mille œuvres, une idée nette et complète de l'art français actuel? Non, pas tout à fait, car pour le „Salon d'Automne“ se réservent exclusivement quelques artistes très originaux, parmi lesquels nous voulons citer Vallotton et Dethomas, intéressants par leur grand mérite de conserver à la structure linéaire d'un tableau toute la suprématie qui lui appartient.

Voyons aujourd'hui ce qui se dégage de ces trois principaux groupements, cherchons ce qui fait leur force ou leur faiblesse, leur succès ou leur échec, ce qu'ont réalisé les anciens, à quelles traditions ils s'attachent et vers quelles recherches vont les jeunes.

Aux „Artistes français“, Salon dit „Officiel“, sont réunies les vieilles célébrités, les unes ternies, les autres toujours triomphantes. Ce sont Bonnat, G. Ferrier, Franck Bail, J.-P. Laurens, Cormon, Gervais, Rochegrosse et d'autres, ce sont les académiciens, les professeurs, pontifes de l'Ecole des Beaux-Arts. Ce sont les membres de tous les jurys, les arbitres officiels.

Ce qui, en art, peut s'apprendre, ils le savent. Il faut leur savoir gré de posséder cette partie scientifique de la tradition *qui n'est pas l'art, mais dont l'art ne peut se passer,* d'y avoir foi, de lutter pour elle et de chercher à la transmettre. Beaucoup d'hommes de génie ont été méconnus au nom de cette tradition; mais, si elle a fait commettre des injustices, elle ne doit pas moins être maintenue, et sa conservation est bien la plus grande force et peut-être la seule supériorité réelle de l'Art français actuel. Le génie décoratif de Gauguin était tel que, s'il avait consenti a apprendre ce détail: „le dessin,“ ses œuvres auraient connu le même triomphe que celles de Puvis de Chavannes. (Il ne s'est pas donné cette peine, hélas.) Ici, au contraire, pour consacrer au dessin le meilleur de leur effort, combien ont laissé se glacer en eux toute émotion devant la vie. Pour s'être exclusivement

appliqués à bien posséder les moyens d'expression, combien, une fois cette science acquise, ne trouveront plus rien à dire. Devant ceux-là, passons avec un regret. Il en est d'autres encore devant lesquels il faut alors s'indigner et se révolter: ceux qui, ayant acquis, à force de patience et de méthode, une forme correcte et savante, révèlent cependant qu'ils n'ont jamais connu ni aimé le *Beau* ni même su le distinguer du laid.

On pourrait donc résumer ainsi le Salon des Artistes français: Beaucoup de Savoir, peu ou pas d'Art.

Henri Martin, en y exposant und belle décoration, se trouve dépaysé dans ce groupe. De même René Lalique — aux Objets d'Art — après tant d'inventions et de trouvailles pillées par les imitateurs, trouve moyen de se renouveler totalement en de magnifiques verres taillés. L'exécution en est, comme toujours chez lui, aussi parfaite que la conception.

Si ces deux grands artistes sont dans un entourage indigne d'eux, la Société Nationale compte, elle, pour son malheur, quelques membres dont la place serait bien aux Artistes français. Ils empêchent que sa supériorité pourtant réelle sur ceux-ci soit bien établie. La grande force de la Société Nationale est de compter plusieurs excellents décorateurs, et sa gloire est de réunir les deux plus grandes figures de l'Art français contemporain: Besnard peintre, Rodin sculpteur. Ce n'est pas leur „manière" qui fait la valeur de ceux-ci, c'est qu'avant tout et par dessus toute question de procédé, ils sont profondément des artistes, ils connaissent l'humanité et la vie, ils connaissent la Beauté et savent nous communiquer leur émotion devant elles, car ils sont aussi instruits qu'on peut l'être des moyens d'expression de leur Art. Pour ces raisons, toutes les admirations vont à eux, unanimes; et pourtant, que n'aurait pas gagné le plafond de Besnard qui, destiné au Théâtre français, représente Adam et Eve, en un groupe magnifique, écoutant (et regardant) le serpent à corps de femme, tandis que la Comédie et la Tragédie les observent: que n'aurait-il pas gagné à être traité plus simplement, avec moins d'ombres et de lumières et moins de reflets; les silhouettes en seraient devenues plus tranquilles et plus décoratives, la grande pensée du maître en serait sortie plus nette et intelligible et l'ensemble aurait été plus mural. Puvis de Chavannes ne s'abandonnait pas à ces

virtuosités d'exécution, ses moyens étaient simples, et comme ils rendaient cependant bien sa pensée si élevée!

Paul Baudoin expose les cartons d'une fresque exécutée au Petit-Palais, avec ce beau et archaïque procédé: pas „d'amosphère", pas de „perspective aérienne", des lignes savamment ordonnées, enfermant de beaux tons plats, cela suffit à produire une grande œuvre, respectueuse de l'architecture qui l'encadre.

Auburtin, imaginatif et patient, arrive, en composant toujours plus fortement, à des harmonies linéaires supérieures encore à ses harmonies colorées, d'un charme pourtant délicat et très raffiné.

Aman-Jean a été souvent mieux inspiré que cette année. Il peint surtout pour la joie des accords de tons, mais comme il fait usage de tons plats et de contours bien définis, nous pouvons donc le nommer un peintre graphiste, conformément à notre définition dans un article précédent. Graphiste aussi, donc décorateur, Bernard Boutet de Monvel expose des tableaux de petite dimension qui ne sont pas pour cela des tableaux de chevalet; traités en „à plats" ils peuvent orner un mur sans en rompre la surface. D'un goût charmant, ce sont des œuvres sérieuses et fortes. Des qualités de même ordre distinguent le tableau de le Serrec de Kervily qui, à l'aide d'un procédé à la cire, peint de fins visages d'une étrange et mystérieuse beauté et des étoffes aux coloris très rares. L'ensemble donne une impression de réserve hautaine qui se refuse à forcer l'attention et retient pourtant, lorsqu'on s'y est arrêté, au point qu'on ne l'oublie plus.

Maurice Denis est encore de ceux qui ne demandent rien au jeu des ombres et des lumières. Il pense et compose ses tableaux, empreints d'une sérénité toujours égale, peut-être un peu molle et fade; mais quel art de composition, quelle ingénieuse invention dans les groupements. Un décorateur graphiste encore est René Ménard, très fidèle imitateur de la belle époque grecque dans ses figures; ses paysages sont plus à lui et le choix de leur motif est toujours d'une grandeur imposante.

Une raison toute différente nous arrête devant les tableaux de Jacques Blanche; l'intensité d'expression et le caractère de toute la race slave qu'il a su faire apparaître dans ce portrait d'un danseur russe, est le résultat d'une psychologie pénétrante

qui est l'un des privilèges de l'art français. Nul ne le possède à un si haut point que cet artiste. Dans une manière floue et nuageuse, rappelant un peu Carrière, Mme How, anglaise, expose des poupons vus avec une émotion maternelle profonde, telle qu'une femme seule peut la ressentir et que seule aussi une grande artiste peut exprimer à ce point.

En revanche, c'est au groupe des décorateurs que se rattache Desvallières; son tableau „La Vigne", un beau nu féminin osseux et musclé, plein de force sauvage et de rude santé, conserve une élégance, un style, une race incomparable.

M. Tagnoy expose „le Faisandier" œuvre bien composée, bien dessinée, élégante et fine. On la voudrait plus joyeuse de couleur, à moins que la dominance des tons violacés ne soit voulue, pour s'harmoniser dans un ensemble connu de l'artiste.

A la sculpture, le maître Rodin prend quelquefois plaisir, semble-t-il, à exposer, de ses travaux, les fragments les mieux faits pour interloquer le public. On peut en tous cas, sans être suspecté de snobisme, admirer le magnifique buste d'homme dont se dégage une superbe expression de vie, sans autre particularité. A côté de lui, Rodo de Niederhäusern s'impose par des envois d'une puissante et originale beauté et son monument au poète Verlaine, récemment inauguré au jardin du Luxembourg, achève de le consacrer un des maîtres de la sculpture française.

Disons, pour finir, un mot des indépendants. Là, pas de jury, expose qui veut, aussi est-ce dans une cohue de médiocrités sans intérêt, qu'il faut chercher les rares bonnes choses. Ce ne sont qu'imitations serviles d'œuvres connues, petits travaux de jeunes filles qui font de la peinture en passe-temps, comme elles feraient de la broderie, de la photographie, de la cuisine ou de la musique —, farces de rapins (quelquefois réellement drôles d'ailleurs), tableaux à signification philosophique, humanitaire, sociale, etc., dûs pour le plus grand nombre à des étudiants russes, puis des impressionnistes attardés, cherchant encore ce qui a été trouvé il y a trente ans par les deux ou trois promoteurs de ce genre, enfin des malades et des fous. Tout cela constitue un voisinage douloureux pour ceux, bien rares, dont les recherches sincères ont atteint des résultats qu'ils veulent soumettre au public.

Parmi eux signalons Rasetti, un pur graphiste, dont les Bretonnes ont une grande expression de force tranquille, c'est le meilleur tableau des indépendants. De Fornerod, d'intéressantes têtes, un beau portrait d'homme de Melle Karpelès, des notations des Indes. Mais remarquons surtout que le plein air, les effets d'ombre et de lumière n'ont ici, comme ailleurs, plus de nouveaux adeptes. D'autre part le souci du dessin n'est pas à l'ordre du jour, cela est certain et très regrettable puisque, en revanche, le souci des tons plats s'harmonisant par leurs propres qualités et non par des jeux lumineux, est de plus en plus en honneur. Cela serait une excellente voie pour qui s'y engagerait avec une connaissance sérieuse de la valeur des lignes, car la naïveté des sentiments ne s'exprime pas comme veulent le faire croire beaucoup de paresseux, par l'insuffisance ridicule des formes. S'il faut une grande faîcheur d'impressions, une vive sensibilité pour concevoir une œuvre d'art, il faut aussi un esprit positif, un jugement très clairvoyant et surtout énormément de travail pour sa réalisation.

PARIS, mai 1911 MICHELLE BIÉLER

□□□

MÜNCHENER KUNSTAUSSTELLUNGEN IM SOMMER 1911

„Sie kommen gewiss direks von der juryfreien Ausstellung her," bemerkt Pallenberg als Menelaos in Offenbachs Helena im Künstlertheater zu den Dienerinnen, die mit furchtbar langweiligen Gesichtern in zwei Reihen an ihm vorüberschreiten. Ein Urteil, das in diesem Sommer den übrigen großen Ausstellungen (Glaspalast, Sezession, eine gewisse Zahl an guten Werken ausgenommen) mit Fug und Recht ebenfalls zugedacht werden kann. Beim Durchschreiten dieser langen Reihe von Sälen wird man das beklemmende Gefühl nicht los, diese lange Reihe von Sälen steht nun einmal da, und diese lange Reihe von Sälen muss vollgepfropft werden bis auf den hintersten Winkel. Ein umfangreiches Magazin, ein Warenhaus für bildende Kunst — die Zusammenstellung dieser beiden Begriffe mag komisch klingen, sie besteht aber zu Recht. Wie wir dort Emailtöpfe, Schnurrbartbinden, Hosenröcke und Andachtsbücher in friedlicher Eintracht in nächster Nähe nebeneinander finden, also hier; wollen sie Defreggerschule, bitte gleich links hinten, naturalistische Plastik, grad hier im Zentrum, Pointillismus — gewiss, haben wir auch, soeben frisch eingetroffen und dann jene archaisie-